

Gilles Deleuze

Leibniz et le baroque: Leibniz comme philosophe baroque

Séance 5, le 6 janvier 1987 : Fragment -- La préformation et l'épigénèse, et la monade, les âmes, et Dieu

Transcription : Charles J. Stivale (duration : 1 :21 :57)

[*Sur les circonstances de cette séance et de cette transcription, voir la note qui suit la séance en bas.*]

Partie 1

... Les deux mots prendront un sens entièrement inattendu ... [*quelques propos inaudibles*] ils prendront un développement dans de telles conditions qu'il aurait mieux fallu trouver un autre mot, et on l'a trouvé. [*Pause*] L'autre mot, c'est épigénèse [*Pause*] car épigénèse s'oppose au moins à préformation. L'épigénèse, c'est le développement d'un organisme par apparition de caractères nouveaux, [1 :00] c'est-à-dire de caractères qui n'étaient pas contenus au préalable sous une forme quelconque. [*Pause*] Dans le développement d'un organisme, le principe de l'épigénèse est ceci : le développement d'un organisme ne consiste pas à développer des parties préalables, si petites soient-elles, mais à faire surgir des caractères entièrement nouveaux. [2 :00] Cette idée d'ailleurs, elle ne vient pas de Darwin ; elle est au mérite d'un biologiste qui s'appelle [Kaspar Friedrich] Wolff qui est le créateur de cette notion d'une épigénèse. Dès lors, l'évolution, c'est la création de ces formes nouvelles. On se développe par création de formes nouvelles qui n'étaient pas préexistantes.

Si bien que tout ce que je voudrais montrer dans cette parenthèse, c'est que développement et évolution ont au dix-septième siècle un sens strictement opposé à celui qu'ils prendront à partir de Wolff [3 :00] et de Darwin, c'est-à-dire au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, fin dix-huitième et le dix-neuvième siècle. C'est fait comme ça souvent dans les notions scientifiques, une rotation complète de la notion, si bien que vous pouvez trouver constamment le terme "évolution" au dix-septième siècle à propos de l'organisme [*peu audible, bruit d'une toux*] sans que ça ait un sens évolutionniste parce que l'évolution consiste toujours dans le développement de parties préformées, de parties infiniment petites et [*inaudible, bruit d'une toux*] ... [*Pause*]

Alors, je reviens à Leibniz. [4 :00] Voyez, l'organisme contient une infinité d'organismes infiniment petits, c'est-à-dire pliés de mille façons sur eux-mêmes, tout ça à l'infini, si bien que Leibniz pourra dire, mais un organisme ne meurt jamais. Il replie ses propres parties à l'infini ; mais un organisme, au besoin, il survit dans des cendres. Pourquoi est-ce qu'il se mettait dans tout ça ? Vous direz que ce n'est pas scientifique du tout. Vous voyez tout de suite son intérêt dans la préformation. C'est parce qu'il estime que [5 :00] l'histoire naturelle ne pourrait devenir une science que si elle rompt avec l'idée de la génération spontanée. Donc c'est l'idée qu'un organisme ne peut naître que d'un

organisme. Et en effet, c'est le grand argument des Préformistes : s'il n'y avait pas préformation des germes, à ce moment-là rien n'empêcherait la génération spontanée. Bien.

Et alors, voilà que la matière est constituée par cette infinité ; la matière organique est constituée par cette infinité d'organismes infiniment petits pliés sur eux-mêmes de toutes les façons possibles. Et le développement vient [6 :00] lorsque, prévu – et il y a sans doute un mot pour l'évoquer – par les décrets de Dieu dans la création du monde – c'est très normal -- Dieu a fixé un moment où chaque germe sera appelé à déplier ses propres parties et un moment où il retournera à l'état plié et enveloppé. [Pause] Oui ? C'est une belle vision. [Pause] [7 :00]

Et alors, on voit bien que, chez Leibniz, une âme est toujours liée à un organisme. Bien plus, une âme ne perd jamais son corps. Une âme est toujours liée à un corps. Qu'est-ce que ça veut dire, la mort ? [Quelques mots pas clairs] On a vu cela, mais il faut évidemment le redire. A la mort, dit-il [Leibniz], ce n'est pas du tout que l'âme se sépare du corps; l'âme est finalement inséparable du corps. [Pause] Alors qu'est-ce qui se passe à la mort ? Quand je meurs, ça veut dire que mon organisme [8 :00] a fini son temps, c'est-à-dire son temps de développement. Tout ce qui est organique se replie à l'infini, se replie à l'infini. J'ai beau me faire brûler ; elle subsiste dans les cendres. Donc, mon âme n'a pas quitté son corps. C'est simplement qu'au lieu d'être en rapport avec un corps développé, elle est en rapport avec un corps infiniment replié et enveloppé sur lui-même. Voyez ce qu'il a dans la tête, Leibniz, que nous n'avons, nous, plus guère dans la tête : c'est justifier la résurrection, la résurrection des corps. C'est que viendra l'heure où pour [9 :00] la seconde fois Dieu nous appellera vers le développement de nos parties organiques, et cela sera la résurrection des corps. Leibniz nous dit qu'elle est très mal dite, la résurrection des corps, puisque ce n'est rien d'autre que la manière dont Dieu rappelle notre organisme impliqué, notre organisme enveloppé, à un second et dernier développement. C'est une belle idée, mais les Catholiques n'aimaient pas ça, [Rires] ils critiquent beaucoup Leibniz en disant vous êtes un peu matérialiste puisque vous avez pensé à cette histoire.

Mais ce n'est pas tout. Je dirais donc [qu'] il y a des âmes enveloppées et développées, des âmes organiques. Il y a des âmes qui ont été développées partout dans [10 :00] l'étage d'en bas. Elles sont infiniment disséminées dans les plis de la matière. Voyez, quand je meurs, ça veut dire [que] mon âme organique se plie infiniment dans les replis de la matière. Je me plie infiniment dans les replis de la cendre, et là, j'attends, j'attends tranquille que Dieu, comme le dit Leibniz, me rappelle sur le grand théâtre. Le grand théâtre de quoi ? A l'étage d'en haut, non pas que toutes les âmes soient appelées à l'étage d'en haut. Toutes les âmes simplement animales, sensibles, [11 :00] restent à l'étage d'en bas, soit infiniment pliées dans les replis de la matière, soit dépliées conformément à leur rêve infini de développement. Bon. C'est l'étage d'en bas. Ce sont les âmes que Leibniz appelle les âmes sensibles.

Mais certaines âmes ont été prévues par Dieu dès la création du monde comme raisonnables, douées de raison. Une infinité d'âmes ont été par Dieu créées [12 :00]

comme âmes raisonnables. Ça veut dire quoi ? Les âmes raisonnables sont des âmes spéciales. Elles sont inséparables d'un organisme, et un organisme infiniment plié. Donc, elles aussi, elles hantent l'étage d'en bas, elles hantent l'étage d'en bas. Voyez, il n'y a pas d'autres mots que "hanter" l'étage d'en bas. Mais quand le moment en vient, prévu par les décrets de Dieu, quand le moment en vient, alors leurs parties ne se contentent pas de se développer jusqu'à un [*mot pas clair, ? devenir*] uni qui correspond à la perpétuation de l'espèce, mais elles montent [13 :00] à l'étage d'en haut.

Le mot que Leibniz emploie qui me paraît avoir un sens alors qu'il faut prendre à la lettre, les âmes destinées à être raisonnables *prennent une élévation*. Il faut prendre une lettre dans notre schéma [*Deleuze dessine au tableau*] Elles montent de l'étage d'en bas où elles existaient tant qu'elles étaient pliées sur elles-mêmes, et elles accèdent à l'étage d'en haut vers la région de leur destination. Ce sont les véritables âmes qui mériteront pleinement le mot de *monade*, et seulement elles mériteront vraiment le mot de monade. Les autres ne sont [14 :00] désignées que des sous-monades, ou des monades inférieures. Et alors, dans l'âme raisonnable développée, pour l'âme raisonnable et seulement pour elle, développer, ça veut dire s'élever, monter, passer d'un étage à l'autre. Et alors c'est pour ça, quand vous rencontrerez le mot "élévation", il faut le prendre presque dans une espèce de sens unique, et ce moment-là, ce sont ces monades-là des âmes raisonnables, qui sont telles qu'elles incluent les plis qui renvoient aux notions innées, aux idées innées, de pré-correspondance [15 :00] à l'étage d'en haut. Elles sont montées de l'étage d'en bas à l'étage d'en haut, et à la limite, c'est elles qui constituent l'étage d'en haut. En fait, l'étage d'en haut est évidemment de leur [*mots inaudibles*] puisque l'étage d'en haut, c'est uniquement des monades sans porte ni fenêtre, c'est-à-dire les monades raisonnables. [*Pause*]

Et je voudrais que vous sentiez comment à travers cette espèce de glissement naturel, il y a aussi perpétuellement des renvois de ce qu'on a vu concernant le côté mathématique et tout ça. Puisque je reprends mon thème, tout mon thème, ça été quoi ? Finalement ça a été à marquer [16 :00] le rapport alors, inflexion-inclusion, [*Deleuze écrit au tableau*] comment on va aller... Moi, je crois qu'on ne parle pas de Leibniz si on ne parle pas de l'inflexion ; c'est tout ce que je voulais dire et sur quoi on reprendra la prochaine fois. Il faut partir de l'inflexion et de cette donnée mathématique de base, de là, en bas, à l'inclusion, c'est-à-dire à la découverte de la monade. Ça c'était le premier point important, et ça présuppose et ça renvoie à une conception, je ne sais pas comment dire, mathématico-logique de l'infini. Si vous n'avez pas compris dans le premier trimestre la nécessité du passage de l'inflexion à l'inclusion, [17 :00] je crois que ça ne peut pas devenir plus clair que dit Leibniz. Et le deuxième point, c'est cette fois-ci, si l'on tient compte directement de l'infini, cette espèce de face-à-face ou de formule de figures inversées de Dieu et la monade, c'est-à-dire de Dieu et de la notion individuelle, de Dieu et de l'individu. Je vous disais la formule...

Un étudiant : [*Question inaudible ; la réponse de Deleuze concerne le schéma au tableau auquel Deleuze ne cesse d'ajouter. Donc, ce qu'il dit est à la fois perdu quant au son et assez vague quant à la référence précise*]

Deleuze : . . . Je ne peux pas le citer là-dedans ; il est hors de ce schéma-là. Il est beaucoup plus dans les rapports inflexion-inclusion qui ne se laisse pas dire dans ce schéma. Il n'y a aucune raison d'un schéma qui regrouperait tout, tout. On verra qu'il y a toutes sortes de schémas. Pour moi, certains schémas passent ; l'autre schéma, bien, en un sens ce n'est pas ce qui est évident parce qu'il s'agit d'intuition, quoi... [18 :00]

Si je dis, qu'est-ce que c'est ? Parce que la question, c'est... Dès lors, si j'ajoute, là j'ai la monade, j'ai la monade s'y référant par masse, mais dans tout ça, je n'ai pas encore vu Dieu, et pourtant il est partout puisqu'on en parle tout le temps ; il faut tout le temps invoquer Dieu. Bon. Où est-ce qu'on le situera ? Alors je ne dis pas qu'il est compris dans le schéma à condition que ce soit pour d'autres constructions. On peut sentir tout de suite, par exemple, que ça, à l'étage d'en haut, il présente une monade, sans portes ni fenêtres, avec sa tapisserie interne, et elle contient et inclut le monde ; il soutient une infinité de monades, vous vous rappelez, qui inclut le monde, chacun à son point de vue. [19 :00] Donc je crois que d'une monade à l'autre, les plis ne sont pas les mêmes, ils ne sont pas dans le même ordre. Donc, en fait, la petite construction d'en haut, elle est dédoublée à l'infini.

Bon, je dis, l'étage d'en bas et l'étage d'en haut communiquent, mais tous les étages d'en haut, c'est-à-dire toutes les monades, comment est-ce qu'elles communiqueraient ? Elles n'ont ni portes ni fenêtres, et à leur niveau, [il] reste absolument vrai qu'il n'y a ni portes, ni fenêtres. Mais alors tout le problème rebondit chez Leibniz ; les problèmes ne cessent pas de rebondir. Si elles ne communiquent pas, qu'est-ce qui va les faire communiquer ? [20 :00] Vous sentez tout de suite : la communication va être musicale ; ça ne peut être que musicale. Chacune chante un air qui est en harmonie avec l'air de l'autre, mais elle ne connaît pas l'air de l'autre. Il y a une splendide métaphore ; il [Leibniz] aime bien une situation qu'il adore, c'est un grand orchestre dont les parties seraient en rêve, chacune jouerait son air, dit Leibniz. Et dans quelles conditions est-ce qu'il y aurait une harmonie entre les airs ? Chaque monade pousse sa chanson. Ou si vous préférez, on pourrait dire techniquement, chaque monade est une ligne mélodique. [21 :00]

Il y a donc une polyphonie des monades, mais ça ne suffirait pas parce que chaque monade a déjà une infinité de lignes mélodiques. Les plis, des inflexions, sont des lignes mélodiques ; ça n'est pas une métaphore. Une ligne mélodique est une inflexion sonore, qu'on définirait, on verra, quand on en sera au thème de l'harmonie chez Leibniz. Peut-être on comprendra ça comme une définition d'une ligne mélodique, c'est une inflexion sonore. Bien. Donc je peux déjà dire déjà qu'il y a une infinité de mélodies dans chaque monade. Presque je peux dire qu'une monade a une mélodie caractéristique, vous, moi, chacune en a. Voyez donc, très bien, [22 :00] on a son petit air. Ce qui assure l'accord des lignes mélodiques, ça s'appelle *l'harmonie*.

Si je définis la ligne mélodique comme l'inflexion sonore, je définis l'harmonie comme l'accord entre les lignes mélodiques. Qu'est-ce qui peut bien assurer l'accord des lignes mélodiques puisqu'elles s'ignorent l'une l'autre, chaque monade étant sans portes ni fenêtres ? C'est le problème de l'harmonie. D'où vient l'harmonie entre les monades, c'est-à-dire d'où vient que renvoyant, chacune incluant [23 :00] le monde, toute pourtant

renvoie à un seul et même monde et compose un seul et même monde ? [Pause] Il est évident que la réponse, c'est à chercher du côté de Dieu, mais je vous rappelle tout de suite que Leibniz ne dit pas, "eh bien, c'est grâce à Dieu que [*mots inaudibles*]". Il explique comment Dieu fait ; c'est seulement compliqué, les opérations de Dieu chez Leibniz. Il est certain que Dieu est un prodigieux mathématicien chez Leibniz, au courant des découvertes les plus modernes, et celles de Leibniz lui-même. Donc, Dieu est une personne évidemment comme Leibniz.

Mais d'où vient ça ? Encore une fois, et c'est ça qu'il faut que vous gardiez dans le nombre d'acquis la prochaine fois, [24 :00] quelle est la formule alors ? Inclusion-inflexion, le rapport de l'un à l'autre, vous ne pouvez comprendre que déjà en faisant intervenir une théorie de l'infini. Si vous vous installez à l'intérieur de cette théorie de l'infini, vous voyez deux situations : l'infini c'est d'abord Dieu donc, mais qu'est-ce que ça veut dire, Dieu ? Est-ce que c'est l'infini tout court ? Non. C'est l'infini en tant qu'il est censé constituer un être *Un*. Parce que, si je dis, je crois à l'infini, je ne dis pas pour ça que je crois à Dieu. Quand est-ce que vous croyez à Dieu ? Il faudrait savoir quand vous croyez à Dieu. Il faudrait savoir ce que vous croyez. [25 :00] Vous ne croyez à Dieu pas du tout quand vous croyez à l'infini. Vous croyez à Dieu lorsque vous croyez que l'infini fait *Un*, c'est-à-dire que l'infini fait un être. [Pause]

Si bien que c'est ce que Leibniz dit très bien : la preuve ontologique, la preuve de l'existence de Dieu ne marche pas si on n'a pas montré à quelle condition l'infini est susceptible de former un être. Car si l'infini ne forme pas un être, l'infini ne prouve absolument rien. Vous voyez, il y aurait deux niveaux, même de discussion : est-ce qu'il y a un infini – peut-être qu'il n'y en a pas – et puis, deuxième question, même à supposer qu'il y a un infini, [26 :00] pour parler d'un Dieu, il faut que cet infini constitue un être. A quelle condition ? C'est ça que Leibniz dit contre Descartes, que Descartes va beaucoup trop vite parce qu'il conclut l'infini à Dieu, mais il n'a pas montré à quelle condition l'infini était capable de faire un être. Donc, l'infini constitue un être, un être *Un* ; je dis, en effet, on ne peut pas en avoir deux. C'est la formule magique de Dieu : l'infini sur un. Donc, je ne peux pas dire que l'infini égale Dieu, mais je peux dire, infini [27 :00] sur un égale Dieu, si la formule a un sens. [Pause]

Maintenant, venons à la monade, donc allant en haut. Elle est unité. On a vu son point de vue, son individualité. Elle est l'individu même. Elle est la notion individuelle, et elle enveloppe l'infini. C'est une histoire des inflexions. Elle inclut tous les plis à l'infini. Sa formule, donc, [28 :00] un sur infini égale la notion individuelle, la monade. Entre les deux, vous vous rappelez, il y a le rapport exact qui en arithmétique on appelle le rapport d'un nombre et de son inverse, un nombre pouvant toujours être écrit sous la forme fractionnaire où le dénominateur est égal à un multiple, 2 égale 2 sur 1, 3 égale 3 sur 1, etc. Le nombre résultant est celui que vous obtenez par échange du numérateur et du dénominateur, c'est-à-dire le nombre inverse de 3, c'est [29 :00] 1 sur 3. Le nombre inverse de Dieu, c'est un sur infini, d'où je peux dire en effet que la monade est l'inverse de Dieu.

Ce qui n'empêche pas que, parfois, dans d'autres textes, Leibniz nous dira, Dieu est la *monas monadum*, c'est-à-dire la monade des monades ; il veut dire, la monade supérieure à toutes. Dans d'autres textes, il suggérera que Dieu n'est pas un point de vue bien qu'il passe par tous les points de vue. Vous voyez, il y a une variance, ce n'est pas tout à fait la même chose. Il faut toujours choisir dans un ensemble de textes comme une échelle de rigueur, et je pense que [30 :00] les textes les plus rigoureux seraient ceux où Leibniz tente à nous dire que Dieu et la monade sont en harmonie, dans un rapport inverse, à proprement parler, c'est-à-dire que la monade est l'inverse de Dieu. [Pause]

Alors, c'est un peu ça que je voulais vous dire, [Deleuze reprend sa place] et sur l'importance, quoique ce texte... mais voilà, c'est presque à mon tour de vous demander certaines choses. D'abord, si j'osais, mais tu me réponds sincèrement, si cela t'ennuie ou pas, [Deleuze s'adresse à un collègue en mathématiques que Deleuze identifie comme Marek lors de la séance du 3 février 1987], si tu reviens une autre fois, [31 :00] alors j'aurais évidemment un souhait qui est une intervention de toi, mais qui viendrait au moment où on se mettrait d'accord. [Cette intervention aura lieu à la séance du 27 janvier 1987.] J'aurai à m'occuper beaucoup de la conception des singularités chez Leibniz. Et vous sentez pourquoi je dis ça, les singularités, parce que l'inflexion, une inflexion ne peut se définir que par une singularité que les mathématiciens appellent précisément une singularité intrinsèque. Si vous prenez, je veux dire, disons, une singularité, c'est quoi ? C'est très important parce que là je reste à des choses pas bien du point de vue mathématique, mais c'est lui qui me corrigerait.

Une singularité, ce n'est pas difficile : c'est lorsque quelque chose en mathématiques arrive, [32 :00] quoi que ce soit, arrive à quelque chose, quand un événement se produit. Dès qu'il y a un événement, il y a une singularité. Une singularité, c'est donc l'empreinte d'un événement sur un être mathématique, supposons. Or, la richesse de cette notion de singularité, que je crois que si la philosophie n'arrive pas – et je ne crois pas qu'elle y soit encore arrivée -- à une conception saine des singularités, saine et rigoureuse des singularités, c'est qu'elle perdra de plus en plus tout contact possible avec le travail mathématique et que là, c'est une espèce de tâche commune. Or, heureusement, le département des mathématiques de Vincennes, peut-être en raison des rapports privilégiés qu'il a [33 :00] toujours eu, entre la philosophie et les mathématiques de Saint Denis, je crois que vous vous occupez énormément des singularités.

Or ce que je veux dire, c'est que, voyez, une inflexion, [Deleuze se lève de nouveau et parle du tableau] il y a une singularité, et la singularité intrinsèque, c'est le point d'inflexion, là où la tangente traverse la courbe. C'est une singularité intrinsèque. Pourquoi ? Parce que, elle est dite intrinsèque parce qu'elle est indépendante de tout axe de coordonnées. Elle ne renvoie à aucun axe de coordonnées. Il n'y a pas de début, et il n'y a pas d'extremum ; il n'y a pas de hauts ou de bas, etc. Il n'y a pas de pesanteur. Il n'y a [34 :00] aucune détermination extrinsèque. Je dirais [que] le point d'inflexion, c'est le point de singularité par excellence. Bon. Vous comprenez [mots inaudible] parce que ensuite, vous pouvez avoir des singularités célèbres qui sont, comme on dit, des *extrema* ; par exemple, un carré a quatre singularités ; [mots inaudibles] les quatre singularités, les autres points, un point quelconque, fait là un ordinaire, et non pas une singularité, et à ses

quatre singularités correspondrait quelque chose qui y arrive, un événement. La singularité, c'est le nom de l'événement mathématique. [35 :00] Or, l'événement, c'est l'inflexion ; l'événement passe par l'inflexion. Mais enfin, là, vous avez des singularités, mais sans doute des singularités secondes qui impliquent des axes de coordonnées, qui impliquent des *extrema*, la détermination d'*extrema*, les extrémités d'un segment, etc. [Voir les chapitres 2, 5 et 7 dans *Le Pli pour des discussions des singularités que la séance du 27 janvier 1987*]

Donc, vous avez toutes sortes de singularités. [Deleuze a repris sa place] L'idée de départ que je voudrais prendre, c'est que l'inflexion, elle présente la singularité intrinsèque de base, mais à mesure qu'on avancera, on va s'apercevoir que Leibniz se livre à une théorie des singularités, alors surtout [36 :00] vous êtes déjà armés pour ne pas confondre "singulier" et "individuel". La notion "individuel", c'est la monade ; elle inclut le monde, donc à la limite, toute la série des inflexions possibles. La singularité, c'est tout à fait autre chose : c'est l'élément génétique de l'inflexion. Donc il faut dire que la singularité est pré-individuelle. Il ne faut pas confondre "singulier" et "individuel". "Singularité" désigne l'aventure ou l'événement. La notion "individuel" renvoie, elle désigne le sujet [37 :00] qui provoque ou subit l'événement.

Quel sera le rapport de la singularité et de l'individu ? Quel est le rapport singularité-individu ? Ce sera un problème essentiel pour nous. On ne pourrait rien atteindre que par un développement de la théorie mathématique des singularités. Est-ce qu'il y aura à forcer Leibniz ? Oui et non. Pourquoi ? Parce que Leibniz, je crois, est le premier théoricien mathématique des singularités. Or là, sans doute, tu diras infiniment mieux que moi. [Deleuze se réfère de nouveau au collègue en mathématiques, Marek, qui l'écoute] Vous savez qu'en mathématiques, il n'y a pas de théorie des fonctions qui ne soit en même temps une théorie des singularités. Or la théorie des fonctions est la base [38 :00] des mathématiques modernes. Comprenez que ce qu'on appelle une fonction en mathématiques est indéfinissable indépendamment du système des singularités. Donc là, on sera au cœur des mathématiques.

Alors là, quitte presque... Ce que je te demande, [Deleuze s'adresse de nouveau à Marek] c'est, est-ce que ça t'embête ou pas au moment où j'en serai là... Je te préviens une semaine d'avance, et tu réponds à ça et ça... Toi, tu connais bien Leibniz ?... Tu as vu les textes ?

Marek : [Il répond très brièvement, propos inaudibles]

Deleuze : Tu as vu des textes ? Alors là, cela sera d'autant plus précieux. Alors, cela ne t'ennuierait pas ? En principe, je te téléphone dès la semaine d'avant. Bien. Il n'y a pas de problème. Parce que je dis aussi pour mon programme futur, j'ai demandé à quelqu'un d'autre, qui est également que j'aime beaucoup aussi, qui est très compétent, qui est Isabelle Stengers – j'en parle parce qu'elle n'est pas là. Je suis frappé de [39 :00] l'importance énorme d'un philosophe, je ne sais pas, c'est un philosophe américain [NB : *plutôt anglais*] qu'on ne connaît plus aujourd'hui parce qu'il a été liquidé par la bande Wittgenstein, et qui est un des plus grands génies du vingtième siècle, qui s'appelle

[Alfred North] Whitehead, et qui est à la fois un grand logicien, un grand mathématicien, un grand physicien, et en plus un grand philosophe. C'est le dernier, il me semble, qui réunit cette figure encyclopédique qui vient de Leibniz. Et je suis frappé à la fois par son originalité absolue, Whitehead – je ne veux pas dire du tout que c'est un disciple – mais par sa rencontre constante avec Leibniz. Et là, je crois même que c'est grâce à Whitehead que peut-être on peut comprendre des choses dans Leibniz qui sinon nous resteraient beaucoup plus obscures, et que Whitehead nous permet une lecture de Leibniz [40 :00] non pas particulièrement moderne – ça ne serait pas bien – [mais] que les développements qui lui importaient vont illuminer des... C'est que j'ai demandé à elle de venir, elle qui connaît bien Whitehead, aussi à m'aider sur ce point.

Troisième point que j'ai demandé, c'est à deux d'entre vous, mais ça n'exclut personne d'autre, de foncer sur le thème de l'harmonie pour la raison suivante que je résume, parce que... pour que tout le monde comprenne l'enjeu du problème. [*Les deux étudiants, Pascale Criton et Vincent Valls, parleront effectivement lors de la dernière séance de Deleuze, le 2 juin 1987.*] Harmonie, chez Leibniz, [est] un mot qui paraît tout le temps ; tous les commentateurs de Leibniz en tiennent compte et commentent l'harmonie. Mais, à ma connaissance – je dis bien, à ma connaissance – personne ne s'est livré au travail, et ce serait un travail facile et dur en même temps, et qui me semble pourtant infiniment nécessaire. C'est que l'harmonie a des sens extrêmement différents. [41 :00] Par exemple, en mathématiques, en arithmétique, il y a une histoire de moyennes dites harmoniques qui se distinguent des moyennes dites arithmétiques. Or je note juste, les moyennes dites harmoniques se distinguent des [moyennes] arithmétiques parce qu'ils tiennent compte essentiellement non seulement de nombres, mais de l'inverse de ces nombres. Vous voyez ? L'inverse [est] au sens rigoureux [en] arithmétique, c'est-à-dire la transformation du numérateur et du dénominateur. Voilà, un premier domaine, l'arithmétique.

Un deuxième domaine, c'est l'acoustique, lorsqu'on parle des harmoniques d'un son. Cette fois-ci, les harmoniques d'un son renvoient à [42 :00] une notion arithmétique elle-même qui est celle des nombres premiers. Leibniz est hanté par la réflexion sur les nombres premiers. Pourquoi ? Parce qu'il pense que c'est la seule manière de définir les nombres. Il a une idée, à laquelle on reviendra déjà dès la prochaine fois, unique et fondamentale pour lui, qui est qu'un nombre ne peut être défini que par les nombres premiers qui l'incluent. En d'autres termes, décomposer, c'est décomposer – et en plus, il en tire un théorème logique – si vous voulez, décomposer quelque chose, analyser quelque chose, il faut trouver, dans le domaine de ce quelque chose, quelque chose qui est l'équivalent des nombres premiers. C'est l'objet de la caractéristique. [43 :00]

Par exemple, si vous avez le 6, qui n'est pas un nombre premier, si vous voulez la définition de 6, vous le décomposez en nombres premiers. Ça vous donnera quoi, alors ? Une définition de 6, vous savez ce que c'est, un nombre premier ? Rappelez-vous à la *Larousse*. Je veux dire, c'est exprès ; vous savez, il faut que vous travailliez aussi des fois. Je vous dirai, la seule définition... C'est un peu pour répondre à Platon ; si vous voulez, Platon, il nous disait, 6, c'est quoi ? Très curieux, 6. C'est $3 + 3$, mais c'est aussi $2 + 4$, et puis c'est aussi $5 + 1$. Alors, 6 c'est quoi ? [44 :00]

D'où l'idée de 6. Vous pouvez le décomposer de multiples manières. Leibniz dit peut-être ; on peut toujours décomposer les choses de toutes sortes de manières, mais on n'a qu'une bonne [manière], et ça aussi c'est contre Descartes. Il est très, très malin ; il dit bien sûr, vous pouvez faire ce que vous voulez ? C'est toujours ce que vous voulez, mais vous savez, il n'y a qu'une bonne manière. Il n'y en a pas plusieurs de bonnes, et la seule bonne [manière], c'est la décomposition en nombres premiers, si bien que pour toutes choses, il faut que vous trouviez les équivalents des facteurs premiers. C'est que quand vous avez décomposé quelque chose dans ces facteurs premiers, vous êtes sûr au moins que les nombres premiers, vous ne pouvez plus les décomposer qui sont par définition un nombre premier ; c'est un nombre qui n'est divisé que par lui-même, qui n'est pas divisé par un autre nombre. Donc, quel que soit le nombre, voyez comment vous allez le définir. Si vous pouvez [45 :00] le définir, eh ben... Alors les nombres premiers eux-mêmes, vous ne les définissez pas, il n'y a pas à définir les nombres premiers. Dans leur domaine, dans le domaine du nombre, ce sont des éléments primitifs.

Alors ça nous fait donc à nouveau une définition du domaine de l'harmonie, les harmoniques et les nombres premiers. Je disais tout à l'heure les moyennes et les nombres inverses, le premier domaine de l'harmonie. Deuxième, [le] domaine de l'harmonie, les sons et les nombres premiers. Troisième domaine, musical, les lignes mélodiques et l'harmonie. [46 :00] Quelle est la situation de l'harmonie par rapport aux lignes mélodiques ? Je crois que ce n'est pas la peine ou que c'est trop facile de faire un commentaire sur l'harmonie chez Leibniz si une fois dit que, lui, il emploie le mot de toutes sortes de manières, au point dans un texte, dans une note de quelques pages, il a une formule splendide. Il dit : exister, c'est harmoniser. [*Interruption de l'enregistrement*] [46 :27]

Partie 2

... être sous une harmonie quelconque, être en proie à une harmonie. Eh ben, ça c'est les trois points, et en effet, dans notre recherche sur Leibniz et le baroque, ce sera très lié à, du coup, qu'est-ce que c'est que la musique baroque, et surtout quel [est] le rapport entre la musique baroque et l'harmonie ? [47 :00] Le dégagement de l'harmonie dans le sort de la musique, est-ce que ça a des correspondances avec le dégagement de la philosophie de Leibniz dans la philosophie, tout ça ?

Richard Pinhas : [*Discussion des développements récents de l'harmonie en musique et dans la technologie électronique, notamment avec l'harmoniseur*]

Deleuze : Tu m'en avais parlé ; tu m'en avais même expliqué il y a deux ans, je ne sais plus, tu vas trouver ? Ça sera, en plus, c'est une combinatoire.

Pinhas : Complètement, parce qu'il y a même technologiquement...

Deleuze : C'est un appareil...

Pinhas : [Pierre] Boulez se sert de ça dans sa « Répons ». [*Une composition de Pierre Boulez, avec plusieurs versions, en 1981, 1982, et 1984*]

Deleuze : Ah, le fameux appareil, c'est ça, c'est un harmoniseur ? [48 :00] Tu crois ?

Pinhas : Ah, oui, oui... [*Discussion du fonctionnement de l'harmoniseur*]

Deleuze : Jamais qu'un harmoniseur ?

Pinhas : Un harmoniseur qui en plus a des positions de "délais" et des accords préétablis. Non seulement...

Deleuze : Ah, préétablis ?

Pinhas : Non, les accords pré-choisis.

Deleuze : J'entends bien, mais préétablis. Ce Boulez s'est toujours pris pour Dieu. [*Rires*] Il me faut le schéma ; retrouve le schéma de ça. Tu vas me montrer les schémas. Tu les as ? Tu ne les as pas perdus ?

Pinhas : Ah, oui, il n'y a aucun problème.

Deleuze : Voilà notre tâche. La première à venir, ça sera sur [la] singularité ; du coup, je te téléphonerai. [*Sans doute, il se réfère au collègue en mathématiques, Marek*] La semaine prochaine, je saurai un peu dans quel... alors on verra. Je veux dire, j'espère qu'on aura le temps, [49 :00] s'il n'y a pas trop d'événements. [*Référence au hiatus qui a eu lieu en novembre-décembre à cause des grèves*] ... Oui ?

Un étudiant : [*Question inaudible, sur la discussion précédente sur l'évolution et ce que l'étudiant a compris comme la "réincarnation" chez Leibniz*]

Deleuze : De la quoi ?

L'étudiant (*et d'autres qui répètent*) : La réincarnation.

Deleuze : La réincarnation ? Non, alors vous ne m'avez pas compris parce que... Ce qui sortait de ce que j'ai dit, c'est qu'il ne pouvait pas y avoir de réincarnation puisque nous ne perdons jamais notre organisme. Il a un texte admirable, adorable, où il dit : tout l'Orient s'est trompé parce qu'il n'y a pas de métempsychose ; il y a un méta-schématisme. Et le méta-schématisme, ça veut dire les stades d'enveloppement et de développement. Il ne peut pas y avoir de métempsychose [50 :00] parce qu'il ne peut pas y avoir une âme qui passe d'un corps à un autre ; il ne peut pas y avoir d'âme sans corps, et il ne peut pas y avoir d'âme qui passe d'un corps à un autre. Vous êtes condamné à votre corps ; simplement tantôt votre corps est gros et volumineux et vous donne toutes satisfactions, tantôt il est tellement plié sur lui-même qu'il gît dans de la cendre, dans les

replis de la matière. Alors là, vous êtes complètement abruti parce que vous n'avez aucune raison, vous.

Suivant sa splendide idée, dans cet état de l'organisme complètement plié sur soi, l'organisme saisit des choses, continue à percevoir, mais toute est rumeur ; c'est l'état de la rumeur. Quand vos parties organiques sont complètement pliées, vous êtes exactement dans le même état où la seule chose qui pouvait vous donner une vague idée [51 :00] de votre état développé, c'est lorsque qu'on vous donne un grand coup sur la tête, et que vous êtes en évanouissement. Il n'y a pas de mort, il y a des évanouissements chez lui. Ce qui est une merveille. Je m'évanouis, quoi. Vous voyez, je vais m'évanouir, et puis je suis comme ça, c'est comme si j'ai un coup sur la tête. Puisque, si vous attendez longtemps, c'est la mort du vampire, quoi. Je rétrécis, je rétrécis, et puis vous ne me voyez plus, mais je suis toujours là attaché à mon corps, et c'est vraiment mon corps qui s'est replié. Alors il n'y a jamais de réincarnations parce qu'il n'y a pas lieu de réincarnations. Il n'y a pas de métempsychose. Je ne peux pas me passer d'un corps à un autre, oh non, ça. Jamais vous ne serez hanté par l'âme d'un autre. Pas possible. Chacun garde son corps, [52 :00] simplement dans tel état, et on les retrouvera au moment glorieux du rappel des corps.

Mais, voyez, le rappel des corps, ce n'est pas la même chose que l'élévation. L'élévation, c'est un concept très laïc. C'est lorsque les âmes appelées à être raisonnables déplient leurs propres parties et sont dès lors appelées à l'étage d'en haut, quitte à redescendre quand elles replient leurs propres parties ayant achevé leurs vies. C'est beau.

L'étudiant : [*Question peu audible à propos de l'existence à l'époque de Leibniz de débats entre les deux tendances*]

Deleuze : Entre les deux courants ? La métempsychose et ce genre de doctrine ? [53 :00] Ecoutez, ben, ce n'est pas là... Ecoutez, je dirais que ce n'est pas une question de l'histoire de la philosophie parce que si vous souhaitez un débat dans ce type, c'est un débat que, je crois, les Chrétiens ont mené dans leur opposition à la transmigration, à la métempsychose. Et d'autre part, c'était déjà à la mode au dix-septième siècle, beaucoup, l'entretien entre un philosophe chrétien et un philosophe chinois. Il y a un traité de Malebranche qui n'est pas mal, et qui s'appelle précisément, *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*. C'est tout à fait satisfaisant, pour le philosophe chrétien, en tout cas. [*Rires*] Et d'autre part, Leibniz, lui, il avait une idée ; ah oui, il l'aimait beaucoup, Leibniz, les entretiens entre les philosophes chinois. S'il avait une idée : que les Chinois étaient plus forts que les Européens, mais que, quand même, les Européens étaient moins forts que Leibniz. Alors, [*Rires*] l'idée c'est que... Je vous disais tout à l'heure [54 :00] pour faire des décompositions – mais est-ce que j'ai le temps de parler encore de tout ça ? Je pensais vous laisser parler, et puis... Mais voilà, c'est des bonnes choses car ça va vous familiariser avec Leibniz. -- Il disait, pour faire la décomposition, il ne faut pas croire que tout soit possible ; bien plus, il faut aussi trouver le bon système symbolique. Très souvent, vous ne pouvez pas décomposer quelque chose parce que vous ne tenez pas le système symbolique.

Et prenant... Revenons toujours aux nombres. Leibniz nous dit quelque chose de très, très, très insolite pour le dix-septième siècle, qui le marque, lui, et que seuls les mathématiciens de son temps comprenaient complètement. Mais il craint tellement l'échange des idées philoso-mathématiques au dix-septième siècle, c'est très marrant ce qu'il dit. Il dit, vous comprenez, si vous en restez au système décimal, notre système courant, [55 :00] il y a des choses qui sont très difficiles à démontrer concernant les nombres. Par exemple, démontrer que 3 fois 3 égale 9, ce n'est pas facile. Il adorait ce genre de démonstration ; on verra la prochaine fois comment il démontre que 2 multiplié par 2 égale 4, il pensait, dans sa tentative de logique et des combinatoires et des caractéristiques, il pensait que c'était nécessaire, et il avait raison ; c'est par là qu'il est tellement modern. Mais il dit, si vous prenez le système décimal, ce n'est pas facile.

En revanche, à certains égards, dit-il, le système binaire, qui ne connaît que deux termes, qui ne connaît que deux chiffres, 0 et 1 – c'est ça, le système binaire, vous écrivez tous nombres avec 0 et 1, voyez ? Je rappelle ça pour ceux qui ne se rappellent pas. [56 :00]... Vous l'avez appris à l'école, j'espère. [*Deleuze revient au tableau*] 0, c'est 0, ça marche ; 1, vous écrivez 01, c'est-à-dire vous écrivez 1, ça marche encore, mais mettons, pour le connecter, vous écrivez 01. 2, en système binaire, vous écrivez, c'est 10. 3, vous écrivez [11] [*Deleuze écrit en montrant*] Voilà, vous vous rappelez tout. [57 :00] 4, vous écrivez... [*Les étudiants complètent la réponse avec lui*] ... Voilà, vous devez passer à trois termes puisque vous avez épuisé les combinaisons à deux termes. Vous écrivez 100 ; 5 vous l'écrivez [101]. Voilà, etc., etc., vous avez le système binaire. Si vous avez à multiplier 3 par 3, vous avez 11 par 11. [*Pause ; Deleuze continue à écrire au tableau en montrant des multiplications en système binaire*] Alors, cette multiplication-là, vous avez [*mots inaudibles*], et vous allez voir, par le petit effort que vous faites, vous vous rappelez tout, c'est bien ça. Ce sont des choses qu'on fait [58 :00] en sixième, ça, il me semble. *Il y continue ; les étudiants l'aident avec les multiplications*] Là, vous allez avoir 1, pas de problème ; là, vous avez 2, mais 2, c'est quoi ? [*Réponses*] 1-0. Vous écrivez donc 10, et je retiens 1... Vous avez 1001. [*Deleuze reprend sa place*]

Leibniz dit, pour arriver à la démonstration que [pour] 3 multiplié par 3 égale 9, il est beaucoup plus facile, et les opérations sont beaucoup moins longues, si l'on passe par le système binaire que si l'on passe par le système décimal. [59 :00] Alors bon, il a montré ça ; ça l'intéresse beaucoup parce qu'il dit, finalement, ce qu'il y a de génial dans le système binaire, c'est que les deux signes sont les signes de l'être et du néant. Il a un texte très beau, c'est comme ça que Dieu calcule. Dieu calcule évidemment en système binaire puisqu'il n'a que deux choses, l'être et le néant. Il ne peut pas calculer par dix, Dieu. [*Rires*] Ça serait absurde.

Or, dit-il, les Chinois – là, c'est un texte de la philologie ; le texte de philologie, il n'a pas de titre ; il écrit en de telles conditions... Vous savez, les écrits de Leibniz sont divisés essentiellement en philosophie, en mathématiques, et puis toute une poussière de textes : il y a des textes de philologie, il y a des textes des mines. Il s'intéressait à tout, les mines ! Vous savez pourquoi il s'intéressait aux mines ? [60 :00] Et ben, je le comprends ; je peux l'expliquer au moins, c'est un avantage. C'est parce que c'est les veines et des filons ; c'est des inflexions. Les mines, ça le passionne, vous savez. Le

thème des filons, ça lui donne raison pour toutes les histoires de replis de la matière. Les mines, c'est le cas même de l'état de la matière en replis, si bien que dans toutes sortes de lettres, Leibniz demande à des spécialistes des renseignements sur les mines, comment faire un filon d'argent, tout ça ; les mines de [*Mot inaudible, un lieu particulier*], il va enquêter là-bas, et ce qui l'intéressait, c'est comment la matière se plie. Si vous connaissez un peu Descartes, il faut sentir à quel point une philosophie est une [*Mot inaudible*] très étrangère, même quand elle traite de problèmes apparemment semblables. La curiosité de Leibniz est évidente tout le temps, mais ça se tord ; il n'y a pas de choses droites. Les choses ne cessent pas de se tordre. [61 :00] Comment se reconnaître dans un monde où tout est tordu ? Est-ce qu'il faut détordre ? Descartes, il détord tout. Descartes, il vous fout des coordonnées telles que... bon... Descartes, il ne pense qu'à une chose : rectifier. Leibniz, non, pas du tout ; il faut suivre les inflexions, il faut voir où elles mènent. Il faut... Alors, les mines, c'est admirable, c'est inflexion et inclusion. Vous pensez, cela a tout pour lui plaire : des inflexions dans la roche. Ça réunit tout : l'inflexion et la monade. Il est content ; plus qu'il est content, il est ravi. C'est le propre du monde de Leibniz qu'il y ait des mines.

Mais alors, les Chinois. Les Chinois, dit-il, [62 :00] ils ont un calcul que personne n'a compris tellement qu'il est mystérieux. Je ne sais plus le nom de ce calcul, d'ailleurs. Il le donne. Je ne sais pas ; il faudrait peut-être demander à un spécialiste de chinois. Oh ! On en a un là ! [*Deleuze rit*] Ah, mais oui !

L'étudiant spécialiste : [*Il rappelle à Deleuze un texte de Leibniz sur le chinois*]

Deleuze : Ah, je n'y pensais pas, eh oui, eh oui, eh oui ! Enfin, le peu que je rappelle du texte de Leibniz -- on en demandera l'explication à [*le nom propre de l'étudiant*] -- c'est... Il opère par deux sortes de signes, des très pleins et des traits en pointillés. C'est le calcul... et il dit que les missionnaires jusqu'à maintenant n'ont pas pénétré le secret de ce calcul. Bon, il y a de bons espoirs...

Un étudiant : [*Commentaire indistinct*]

Deleuze : Ah bon ?

Un autre étudiant : [*Propos inaudibles*]

Deleuze : C'est binaire... c'est Leibniz.... Alors, peut-être avec l'aide des missionnaires, [63 :00] qu'il dit, mais c'est un calcul binaire. Et alors, il dit, le mien, le nôtre, le calcul binaire de la vie de Leibniz est meilleur parce que les symboles des numériques 0 et 1, pour Leibniz, sont infiniment plus maniables que les traits pleins et déliés. Ah, je n'entre pas dans la question de s'il a raison ou tort, mais c'est quand même qu'il n'oublie pas ces problèmes des Chrétiens, Leibniz, quoiqu'il ne soit pas Catholique, mais réformé. Il dit, il faudrait le faire savoir d'urgence à nos missionnaires, écrit-il, car ce serait peut-être un très bon moyen pour convertir les Chinois. [*Rires*] Alors, on arriverait, et puis on dirait aux Chinois : vous comprenez, vous avez raison. Vous avez tout trouvé de la vérité christique. [64 :00] Seulement, vous ne savez pas qu'elle est christique ; vous ne savez

pas que c'est une vérité christique parce que vous vous procédez avec vos traits. Vous êtes restés d'une certaine manière cartésienne. [*Rires*] Les Chinois sont trop cartésiens ; vous êtes restés à vos traits, des traits pleins et des traits déliés. Mais ce n'est pas ça : si vous arrivez aux symboles arithmétiques qui sont les vrais symboles de Dieu, 0 et 1, l'être et le néant, là donc, du coup, vous reconnaîtriez la supériorité du Christ sur vos dieux. Vous vous convertissez, et on va vers l'unité du monde dont révèle Leibniz. C'est très important, cette histoire de... Tu vois ? Ça fait une tâche de plus ; il faudrait, en effet, [*inaudible ; nom propre*] et les Chinois... Bien, bon ben, tout va bien.

Alors, à vous, eh ? A vous. [65 :00]

Un étudiant : [*Propos inaudibles*]

Deleuze : Oui, oui, oui, vous avez complètement raison, là, complètement raison, sauf que, voilà, comment il s'en sort, [*Leibniz*] ? Je suppose... Votre remarque est très, très juste. Vous êtes un bon lecteur. Il faudrait supposer que cette toile ou *membrum* étant tendue eut une manière de ressort ou force d'agir, c'est-à-dire là, la tension renvoie à sa physique du ressort, c'est-à-dire de l'élasticité. Alors si on comprend le texte, je le comprendrais de la manière suivante : ça ne veut pas dire cette toile ou *membrum* étant tendue par nature. Ça veut dire cette toile ou *membrum quand* elle est [66 :00] tendue représente l'état d'un ressort, c'est-à-dire un ressort détendu. Alors quand est-ce qu'elle est tendue ? Elle est tendue lorsque les sollicitations par les petites ouvertures lui ont donné un choc, là, je suppose. Sinon, le texte présente là une petite difficulté. Vous avez complètement raison. Mais c'est une tension telle que si vous la relâchez, le pli se reforme tout seul, comme le ressort revient à sa position, vous comprenez ? D'où l'idée de force active. C'est parce qu'elle n'est tendue que si quelque chose venant de l'extérieur s'est accroché au [*inaudible*], alors ça a tendu le pli. Mais remarquez [67 :00] en même temps, je dis, ce n'est peut-être pas la peine, c'était très... On peut dire ce qu'on veut, mais ce n'est peut-être pas la peine parce que vous me dites, la toile tendue, elle ne fait pas de plis ; si ! Ça peut être un pli tendu. [*Rires*] Ça peut être un pli rectiligne. [*Réactions des étudiants*]

Un étudiant : Ça suppose l'intervention de quelque chose de l'extérieur.

Deleuze : Oui, c'est ce qui entre par le bas.

L'étudiant : Mais on ne peut plier que quelque chose de tendu... [*quelques mots inaudibles*] que par l'extérieur

Deleuze : D'accord, d'où qu'il faut les sollicitations du bas. Oui, oui, parce qu'en effet, il y a un pli qui tombe rectiligne, qui sera un pli tendu. Il y a le pli inflexion et puis le pli rectiligne. Par exemple, dans une sculpture gothique, le pli est rectiligne. Chez Heidegger, j'ai le sentiment que le pli est... Oh, c'est trop, non. Il faudrait que je relise mes notes. [68 :00] Je crois que c'est très vrai ce que j'essaie de vous dire sur Leibniz, mais ce que j'ai en arrière-pensée, c'est que cette conception de ce mot insolite chez Heidegger qui revient constamment, le pli, essayer de montrer que, après tout, ce n'est

pas une notion aussi bizarre qu'elle paraît, que c'est une notion qui a une très, très longue histoire philosophique, et que le pli heideggérien, je dirais presque, c'est un pli gothique, [Rires, Deleuze aussi] c'est un pli tendu, oui, c'est un pli tendu, et qu'il y a très peu de variétés. C'est quand il ne savait pas encore bien faire tourner les plis, quoi ; il ne savait pas faire de l'inflexion.

Un étudiant : [Question sur Sartre]

Deleuze : Sartre, non, il ne peut pas, il ne peut pas, parce que Sartre, pour une bonne raison, c'est que toute la réinterprétation par Sartre, qui ne s'est jamais proposé de commenter Heidegger, [69 :00] Sartre, l'idée du pli, ça lui déplaît beaucoup. C'est vraiment passionnant dans les rapports anecdotiques, parce que ça passionne Merleau-Ponty. Mais si vous prenez dès le vivant de Merleau-Ponty et de Sartre, avant la mort de Merleau-Ponty, leurs conversations et leur point de rupture dès la phénoménologie de la perception, c'est très net. Sartre, il passait son temps à dire, la subjectivité, c'est ce qui fait des trous. Le thème fondamental de Sartre, c'est le trou, c'est le trou. Il y a un plein-être, et là, il y a ce qu'il appelle des petits lacs de néant.

Alors ma question, ce n'est pas de savoir si c'est bien ou pas bien, vous comprenez ; il y a des gens qui critiquent Sartre en disant, oh, il n'a rien compris de Heidegger. C'est idiot parce que ça ne vaudrait que si Sartre s'était proposé de comprendre Heidegger. Je crois que Sartre s'est proposé de suivre certains points [70 :00] d'une méthode proche à celle de Heidegger parce qu'il était convaincu à cet égard, et puis il essaie d'avoir quelque chose à dire, et ce n'est pas qu'il a tort ou raison d'avoir quelque chose à dire, il l'a dit. Et ce qu'il avait à dire passait par cette dynamique du trou. Le monde est comme un plein-être, et au monde il se forme, peu importe comment, des espèces de trous, lacs de non-être, qu'on appelle des pour-soi, c'est-à-dire des sujets. Mais c'est toujours le trou que Sartre invoque, et lorsqu'il parle d'autrui, il a cette métaphore insolente pour autrui, à savoir le trou de vidange. [Rires] Autrui regarde mon monde et -- la métaphore est très belle -- un Autrui surgit, je suis là tranquillement à regarder, puis je m'aperçois que quelqu'un regarde quelque chose d'autre que moi. Voilà que mon monde bascule, [71 :00] et ce monde qui s'organisait si bien en fonction de moi se met à me filer sous le nez vers l'appel de l'autre, et c'est absolument comme si ce monde fluide se précipitait du côté de l'autre comme pour y disparaître dans un trou de vidange. Bien, ça conciliait le misérabilisme de Sartre, il a toujours eu ça, la force d'une métaphore violente, tout y allait. Mais il y a toujours des trous et toute la théorie de la néantisation.

Là-dessus, Heidegger, et les heideggériens le prennent de très haut ; ils disent, Sartre n'a rien compris à la pensée, dit Heidegger. D'accord, mais encore une fois, on ne pose pas la question. Qu'est-ce que ça veut dire, par exemple, si Descartes se levait de sa tombe, et il dit, Kant n'a rien compris à ma pensée ? Evidemment, Kant n'a rien compris à la pensée de Descartes ; il avait une tâche plus haute [72 :00] que comprendre la pensée de Descartes. [Rires] Bon, il faut s'en faire.

Alors en revanche, Merleau-Ponty du début est hanté par... Il ne veut pas de trous. C'est très curieux. Je veux dire, c'est des choses très concrètes, vous comprenez, et c'est par là

qu'il n'y a pas à discuter. Je ne peux pas persuader Merleau-Ponty qu'il faut des trous, s'il n'aime pas les trous. [Rires] Non, ce n'est pas la question ; la question, c'est ce que les gens font, c'est le travail des gens. Ce n'est pas discuter, discuter. Il faut dire à Merleau-Ponty, bon, tu n'aimes pas les trous, eh ben, alors fais autre chose, autre chose. Il faut concevoir les choses comme axiomatiques. Or Sartre, il flanque des trous dans son axiomatique, des trous comme [des] notions irréductibles. Alors, d'accord, très bien. Simplement qu'est-ce qu'il va en tirer ? Si tu n'en tires alors rien d'une unité, tu n'as que garder pour toi, tes trous. Si c'est bon, très bien, tu fais de belle axiomatique. [73 :00]

Et ce n'est pas du tout que je sois indifférent au vrai ; je pense que la vérité, il y en a toujours assez d'après la richesse de ce qu'on dit si on dit quelque chose, bon. Et bien voilà, il n'y a pas à discuter. Et Merleau-Ponty, lui, s'il ne veut pas de trous, qu'il fasse autre chose. Il fait des plis, bon, et dès le début, dès la fin de *La phénoménologie de l'esprit*, il dit – il a l'air de ne pas avoir par rapport à Sartre une position modérée – il dit, ah, je n'irais pas jusqu'à dire que le pour-soi néantise ; le pour-soi plisse l'être. Il ne fait pas de trous ; il fait des plis. Il plisse l'être. En d'autres termes, Merleau-Ponty est finalement tout fidèle à Heidegger, ça c'est évident, et retient de Heidegger l'idée du pli, et il pense que Sartre prend un mauvais chemin [74 :00] parce qu'il n'a pas compris l'importance du pli. Et encore une fois, ce n'était pas à Sartre de comprendre l'importance de ceci ou de cela puisqu'il a autre chose dans la tête. Et chez Merleau-Ponty, vous trouvez alors toute une conception du pli qu'il va développer finalement d'une manière assez loin de celle de Heidegger. Il va prendre ses distances aussi. Ça n'empêchera pas qu'il est infiniment plus proche de Heidegger que Sartre ne l'a jamais été, et à cause de cette idée du pli que, lui, il va développer alors d'une manière très bizarre – dans l'idée d'un chiasme, d'un chiasme optique, vous savez, d'un croisement des plis, il y a une espèce de croisement, tout ça.

Mais moi, ce que je voudrais importer cette année, c'est ce point minuscule, c'est que peut-être tout ce problème-là qu'on lie trop à l'ontologie heideggérienne, est très, très ancien, et que comme en sculpture, les plis, on en a toujours, [75 :00] je veux dire, qu'on ne fait pas de sculpture sans faire des plis. Qu'ils soient les plis de la chair ou les plis du vêtement, la sculpture, on pourrait dire que la sculpture, c'est l'art du pli, d'une certaine manière, pourquoi pas ? Mais c'est évident, ne vous confondez pas, il suffit de regarder les devants des églises, ne vous confondez pas un pli roman et un pli gothique. Et bien plus, ne vous confondez pas un pli de romain et un pli grec. A plus forte raison, mon hypothèse, c'est que vraiment, le pli traité pour lui-même, l'autonomie du pli, c'est le Baroque. C'est ça le Baroque. L'opération du Baroque, c'est un pli qui va à l'infini. Donc il n'est plus le pli rectiligne gothique ; [76 :00] il faudrait définir le pli roman, ça serait très difficile. Ça, c'est si on avait un spécialiste de la sculpture. Et vous savez, tout est à faire, eh ? On s'aperçoit que c'est gai les choses, parce qu'on ne peut pas dire en même temps que les gens ne travaillent pas. Ils travaillent énormément. Mais tout est à faire. Ça paraîtrait évident que, en sculpture, il y ait eu des choses faites sur le pli dans la pierre. Ça paraît un bon thème, ça.

Alors je cherche des mots pour téléphoner à des spécialistes, mais c'est douloureux chaque fois. C'est très rare, les spécialistes qui savent répondre à une question simple. Je

demande s'il y a ... Je suis sûr qu'il y a des grands critiques d'art qui s'occupaient du pli en sculpture.

Pinhas : [*Commentaire à Deleuze en comparant ce que Deleuze fait avec le pli par rapport à Heidegger et ce qu'il avait fait avec la durée chez Bergson (quelqu'un renifle à côté du micro)*, 76 :40-77 :48]

Deleuze : Oui, oui, oui, oui, oui. Voyez, moi, c'est ça qui me frappe, la manière dont quelqu'un... Qu'est-ce que ça veut dire, être systématique, c'est-à-dire être philosophe ? Ça ne veut pas dire du tout vouloir tout ramener [78 :00] à avoir une idée fixe, ça ne veut pas dire ça. D'abord ça implique avoir tellement d'idées, beaucoup d'idées, et c'est fatigant, avoir beaucoup d'idées. Mais c'est vrai que c'est découvrir des airs de famille entre des choses absolument disparates. C'est trouver que des disparates se ressemblent si bizarrement.

Alors, imaginez Leibniz. Il est hanté par quelque chose, par exemple -- et là aussi je termine là-dessus pour ... C'est presque une conclusion de cette première partie interminable – les veines du marbre. Ça, les veines du marbre lui plaisent beaucoup. Si vous trouvez dans un texte de Descartes ou de Malebranche une allusion aux veines du marbre, d'une part, ça m'étonnerait ; d'autre part, je parie que ce sera très anecdotique [79 :00] et extérieur. Quand c'est Leibniz, comprenez tout de suite que c'est pour lui la formulation de mille idées essentielles, que les veines du marbre vont devenir un signe de quatre ou cinq idées qui l'agitent. Le marbre a des veines, ça veut dire quoi ? Ben, ça veut dire qu'il y a des inflexions dans le marbre, d'abord. Deuxièmement, ça veut dire que les inflexions sont incluses dans le marbre, et cela a tout à fait des raisons de l'intéresser. Troisièmement, ça veut dire qu'il y a des replis dans matière. Les veines dans le marbre désignent les replis de la matière. Et quatrièmement, [80 :00] lorsque Leibniz nous parlera des idées innées, c'est-à-dire des idées que les âmes raisonnables découvrent en elles et qui ne viennent pas du dehors, comme 2 et 2 font 4, il nous dit quoi ? Il nous dit que les idées innées sont en puissance dans l'âme comme les figures sont en puissance dans le marbre que travaille le sculpteur. C'est-à-dire les veines du marbre ne sont plus les replis de la matière, ce sont des figures virtuelles qui sont dans l'âme, c'est-à-dire ce sont les plis dans l'âme. C'est-à-dire, [81 :00] mes deux sortes de pli peuvent renvoyer à l'image des veines du marbre. Alors c'est quelque chose d'assez obsédant ; je vous disais les mines, oui, mais les veines du marbre, c'est encore mieux parce qu'elles couvrent les deux étages, l'étage d'en haut et l'étage d'en bas. Les veines du marbre préfigurent les figures qu'on pourra tirer du bloc du marbre. C'est un cas. Un deuxième cas, au niveau de la matière, elles préfigurent les replis de la matière. Le monde est fondamentalement marbré. Dire que le monde est fondamentalement marbré, ça veut dire que le marbre n'est pas simplement quelque chose dans le monde ; il est figure de monde. En d'autres termes, il est déjà ce mouvement de l'inflexion à l'inclusion. [*Fin de la séance*] [1 :21 :57]

[*Le premier mardi de 1987, Deleuze s'est retrouvé avec le séminaire sur Leibniz et le Baroque, et sans doute, son projet initial avait été de commencer la deuxième partie du cours avec le nouvel an. Pourtant, en automne 1986, le séminaire ne s'est réuni que trois fois – le 29 octobre, le 4 novembre, le 18 novembre – avant l'interruption du programme*

prévu à cause des événements sociaux, notamment les manifestations des étudiants français, et des professeurs sympathisants, contre les révisions du système d'enseignement proposées par le gouvernement conservateur du premier ministre Jacques Chirac. Par conséquent, bien qu'il ne soit pas tout à fait certain que Deleuze ait prévu de se réunir avec le séminaire le dernier mardi avant les vacances de Noël, le 16 décembre, le séminaire a eu lieu dans une séance pendant laquelle Deleuze a résumé les points clé déjà considérés pendant l'automne tout en ajoutant quelques points nouveaux du développement du cours.

Le nouveau contenu de la réunion du 16 décembre nous intéresse particulièrement puisque l'enregistrement du séminaire du 6 janvier disponible de la Bibliothèque Nationale ne contient que la deuxième moitié de la séance. Ainsi, les points nouveaux suggérés le 16 décembre pourraient fournir les indices pour comprendre où Deleuze avait laissé le développement avant les vacances afin de poursuivre ce développement de nouveau dans la première partie de la séance (celle qui manque) au début de l'année.

La transcription, faite grâce à l'enregistrement disponible de la BNF, n'est donc que fragmentaire dans la mesure où la séance commence pendant ce que Deleuze va appeler "une parenthèse," à mi-chemin de la séance. Cette conclusion d'une partie omise est soutenue aussi par la courte durée de l'enregistrement (82 minutes), au lieu d'une longueur normale (d'à peu près 2 heures et demie). Enfin, l'éloignement de Deleuze du magnétophone qui enregistre crée de nombreux moments inaudibles pendant l'écoute, situation aggravée par le fait que Deleuze se déplace constamment au tableau noir tout en parlant.]